

Le désir d'intégration et le refus d'assimilation dans Rue des Tambourins de Taos Amrouche

Rachida SADOUNI

Institut d'interprétariat et de traduction,
université d'Alger 2.

ملخص

عبرت طاوس عمروش في رواية *Rue des Tambourins* عن اضطراب نفسياتها وحزنها، وهما نتيجتان حتميتان للمنفي الذي عاشته، وللنبيذ الذي تعرّضت له. ففي أيّ سياق نتج هذا الإحساس، وما هي العواقب التي انجرت عنه وعاشتها عائلة عمروش، عامة، وطاوس خاصة؟ ومتى أدركت تعقيد هويتها وهوية عائلتها، والتي أدت إلى استئصالها من أرض الأجداد؟ ويحاول هذا المقال الإجابة عن هذين السؤالين من خلال دراسة تحليلية لرواية *Rue des Tambourins*، تقوم أساساً على الخطاب السردي والوصفي.

الكلمات المفتاحية: طاوس عمروش، هوية، ثقافة مزدوجة، قبائل، فاضمة آث منصور.

Résumé

Dans *Rue des Tambourins*, Taos Amrouche exprime son désarroi et sa tristesse, résultats inéluctables de son exil et de son rejet. Dans quel contexte est né ce sentiment et quelles en sont les répercussions sur la famille Amrouche, en général, et sur Taos, en particulier ? Quand exactement prend-elle conscience de son identité complexe et celle de sa famille, et qui conduit à leur déracinement du Pays ? C'est à ces deux questions que le présent article tente de répondre, dans une étude analytique de *Rue des Tambourins*, basée essentiellement sur le discours narratif et descriptif.

Mots-clé : taos amrouche, identité, double culture, kabyle, fadhma aïth mansour.

Abstract

In *Rue des Tambourins*, Taos Amrouche expressed her confusion and sadness, two inevitable consequences to the exile she knew and the reject she underwent. In which context did this feeling appear, and what are the consequences on the Amrouches and especially, Taos? When did she realize the complicated feature of her identity and the identity of her family, and which led to their uprooting? The present article tries to answer these main two questions through an analytical study of *Rue des Tambourins*, based on narrative and descriptive discourse.

Key-words: taos amrouche, identity, double culture, Kabyle, fadhma aïth mansour.

Dans le Dictionnaire Biographique de Kabylie, D. Merolla (2001, 44) écrit à propos de Taos Amrouche : « Ecrivain de langue française, chanteuse de langue kabyle, Taos Amrouche est issue d'une famille kabyle dont l'apport à la littérature, de langue française et berbère, est considérable. » Ce qui frappe du premier coup de lecture de ce passage, est la non-catégorisation de l'identité de Taos Amrouche qui a pourtant eu une origine bien connue, berbère, et qui écrivait en français de par son immersion dans la langue française, d'abord par la religion chrétienne et, ensuite, par l'éducation scolaire proprement française. Elle n'est pas écrivaine française et elle n'est pas chanteuse kabyle, selon D. Merolla, mais le français et le kabyle, elle les utilise uniquement pour écrire et chanter, respectivement. Il en ressort du passage, également, qu'un nombre d'auteurs et de critiques, ne savent toujours pas –ou hésitent à- situer les Amrouche en général, et Taos en particulier, car, pour eux, ils (les Amrouche) n'ont pas pu sortir tout à fait de leur cadre original pour devenir français comme ils n'arriveront jamais à se détacher de la culture et de l'identité françaises pour rester algériens à part entière.

Taos Amrouche -de son prénom à l'état civil, Marie-Louise Taos- née à Tunis, loin de son village kabyle d'origine, et imprégnée de culture française, avoue elle-même son échec à pouvoir intégrer les deux mondes en même temps, et se trouve, ainsi, obligée de se considérer unique en son genre : Elle est née et élevée dans un pays arabe, baignée de culture française et appartient à une famille kabyle. Tous ces éléments ont contribué à sa difficulté de se lier avec les kabyles, les arabes et les français. La raison de cette « ambiguïté identitaire » en est que pour cette famille originaire d'Ighil Ali, à Béjaïa, le hasard –ou le destin- a voulu qu'elle soit complexe dans sa constitution identitaire et sociale.

D'abord, le père Belkacem Amrouche se convertit au Christianisme à l'âge de 5 ans alors qu'il était élève à l'école française en Kabylie. A l'âge de 18 ans, il rencontre Fadhma Aïth Mansour ⁽²⁾, alors fille de salle à l'hôpital de Aïn El-Hammam des Sœurs Blanches (Tizi-Ouzou), âgée de 15 ans, et à qui il propose mariage à condition de conversion.

2. Fadhma Aïth Mansour est née fille illégitime, et son père ne voulut pas la reconnaître. Voir son autobiographie intitulée *Histoire de ma vie*, parue à titre posthume en 1968 aux éditions Maspero, et dans laquelle elle détaille cet épisode et beaucoup d'autres de sa vie d'enfance, d'adolescence et d'adulte. Ce livre fut réédité en 1982 par la même maison d'édition.

Fadhma accepte. Sans entrer dans les détails et les circonstances de conversion du couple Amrouche, et que cette étude ne vise pas à analyser ou à étudier, disons que Belkacem et Fadhma sont, à cette époque précise, très loin d'imaginer le lot tribut à payer en devenant Antoine et Marguerite, respectivement, sans pour autant renoncer à leurs prénoms d'origine, qu'ils continuent à porter avec une semblable fierté tout au long de leur existence. Pour les enfants Amrouche qui sont nés Chrétiens, le sentiment d'exclusion et de rejet qu'ils subissent est le même que leurs parents. Jean El-Mouhouv, Marie-Louise Taos et leurs frères sont indubitablement les contradictions de l'identité dans son sens le plus large. Comme son frère, Taos éprouve une grande gêne par rapport à ses « compatriotes » : Elle est consciente que, d'un côté, les Français ne la prennent pas pour l'une des leurs malgré son prénom français et sa religion chrétienne, et que d'un autre côté, les Kabyles (et les Algériens en général) lui affichent du mépris, ainsi qu'à sa famille parce qu'ils sont des M'tournés ⁽³⁾, comme l'exprime aussi bien Karin Hotler (1998, 73) « Chrétiens et de nationalité française (depuis 1914), les Amrouche ne sont pas de « vrais Algériens » ; malgré leur passeport et leur francophonie, ils ne sont pas non plus de « vrais Français ». Dans le cadre de l'étude qui nous concerne, nous nous proposons de faire une analyse du roman autobiographique de Taos Amrouche, *Rue des Tambourins*, publié une première fois en 1960 aux éditions La Table Ronde ⁽⁴⁾. Cette analyse portera particulièrement sur le discours entre deux religions, deux cultures, deux mondes, deux traditions et, en d'autres termes, deux pays : la France et l'Algérie. Il s'agit d'une relation entre deux pôles, tellement étroite et compliquée à la fois, allant même à devenir contradictoire.

Cette relation est merveilleusement représentée par les deux personnages de la mère et de la grand-mère que la narratrice nomme par *Yemma* et *Gida*, respectivement. Elle laisse parler en elle Kouka Iakouren, petite Kabyle chrétienne née et élevée à Tunis. Tout au long du roman, Taos se cache derrière Marie-Corail, dite Kouka, pour exprimer son impossibilité à s'identifier et à intégrer une communauté donnée.

3. « M'tourné » est entré au dialecte arabe algérien par dérivation du mot français « (re) tourné » pour désigner la situation d'une personne qui se détourne de sa foi ou de son origine pour en prendre une autre.

4. Dans la présente étude, nous avons utilisé, comme corpus, la version rééditée de ce roman (éditions Jöelle Losfeld, Paris, 1996).

Rue des Tambourins ou le discours sur la contradiction

Dans le discours qu'a choisi Taos Amrouche dans son roman, la contradiction constitue un repère non sans importance pour qui veut atteindre la pensée profonde de cette dame, grande malgré elle. Il faut préciser, dès maintenant, que le roman est divisé en quatre parties qui s'interfèrent parfois : *Tenzis ou le règne de Gida*, *Asfar ou le règne de Yemma*, *Entre Noël et Bruno* et *Le dernier septembre*. Dans la première partie, Kouka narre ses souvenirs en se mettant au centre de sa famille, c'est-à-dire qu'elle raconte son expérience et ses découvertes (conclusions) à partir de l'observation faite à sa famille et à son entourage, surtout en Kabylie lors des vacances d'été. Cette partie peut être considérée comme un discours nostalgique sur l'Algérie et le Pays (ce dernier mot est écrit en majuscule dans le roman) puisque Kouka centre son récit sur sa grand-mère, Gida, lorsque celle-ci habitait avec eux à Tenzis.

Dans la deuxième partie, elle raconte le règne de sa mère, Yemma, après que Gida soit retournée en Kabylie, et après le déménagement de la famille à Asfar. Yemma n'est pas moins autoritaire que Gida mais à une différence qu'elle préfère à sa fille une vie et une apparence à l'euro péenne et à l'occidentale, en général. Dans la troisième partie, Kouka sort du cercle familial pour centraliser son récit autour d'elle, en tant qu'unité séparée du groupe, et nous emmène à la découverte de sa première expérience amoureuse avec Bruno et Noël. Elle ne réussira ni avec l'un ni avec l'autre car le quatrième chapitre se termine sur l'idée qu'elle restera unique et seule toute sa vie, et ne pourra prétendre à une appartenance donnée. Dans cette dernière partie, Kouka réalise à quel point ses origines constituent un obstacle à sa joie et à la facilité d'être acceptée par les autres.

Dans le cadre qui nous concerne, la contradiction entre Yemma et Gida est essentiellement présente dans les deux premières parties. Il s'agit de deux pôles opposés qui s'arrachent Kouka à tour de rôle, et qui veulent lui inculquer leurs principes respectifs. Cela ne concerne pas uniquement Kouka mais toute la famille Iakouren qui se plie, tantôt à la volonté traditionnelle de Gida, tantôt au désir de Yemma qui encourage le développement intellectuel et social, produit de l'Occident. C'est ainsi que l'avenir des Iakouren est entre deux forces originaires semblables mais idéologiquement opposées : « Une partie capitale, dont notre avenir même était l'enjeu, se jouait depuis des années entre Gida et Yemma. » (T. Amrouche, 1966, 21)

Il est à noter, avant d'aller plus loin, que *Yemma et Gida*, bien qu'écrits en majuscules, sont les seuls personnages dont le nom n'est pas propre mais il s'agit, respectivement, de l'appellation ordinaire de la mère et de la grand-mère en pays kabyle. En d'autres termes, Kouka fait de sa mère et de sa grand-mère deux unités primordiales du discours narratif, en leur attribuant des référents authentiques différents des autres personnages tels Charles, Bruno ou Noël, c'est-à-dire en les désignant par un terme référentiel et non identitaire.

Le pouvoir de Gida s'est grandement manifesté dans le mariage de l'aîné des Iakouren, Charles, qui se laissa guider et épouser une fille du Pays. Gida en a décidé ainsi en réagissant aux fiançailles très courtes de Charles avec Irma, une fille d'origine italienne, et pour lesquelles les parents n'y voyaient aucun inconvénient. Gida considérait le lien avec une étrangère comme une menace aux racines car : « Marier le Prodiges à une fille d'Europe qui nous épiera, nous méprisera et nous donnera pour enfants des étrangers ! Livrer le Prodiges à une étrangère qui ne fera jamais partie du clan et gardera pour toujours notre fils captif, le détournant définitivement de la terre de ses ancêtres ! Il y est né pourtant. » (T. Amrouche, 1966, 30)

C'est pourquoi, Gida décide, avec le consentement du père, de lui choisir une fille du pays, et d'y célébrer les noces malgré la désapprobation inavouée de Yemma : «..Il fallait à

tout prix disputer à la tentation de l'Occident l'aîné des Iakouren et le ramener au pays. » (1966, 37). Cet épisode est rapporté par Fadhma Aïth Mansour Amrouche (Yemma) (1982, 177), mère de Taos Amrouche, dans son autobiographie comme suit : « Sous l'influence de sa grand-mère, il [Paul ou Charles dans *Rue des Tambourins*] avait écrit à Louis Ouari, son camarade de classe à Ighil-Ali, de pressentir son père pour savoir s'il lui accorderait sa fille Charlotte [Emeraude dans *Rue des Tambourins*] en mariage. Après seulement il nous mit au courant. Le père et le frère aîné consentirent à cette union. Nous ne pûmes que nous incliner. »

Il faut préciser, à ce stade, que le plan de Gida de vouloir ramener Charles à ses origines et de l'y planter, n'a pas eu le résultat escompté. En effet, une fois revenu à Tunis avec sa femme Emeraude après la célébration du mariage au pays, Charles décide aussitôt d'émigrer en France et de laisser cette dernière, enceinte, chez les Iakouren avec qui elle vivait dans une même maison. Emeraude pleure sans cesse l'exil de son mari pour exprimer sa tristesse, ce qui met Yemma dans une grande colère. Celle-ci s'enferme dans sa chambre et ne la quitte qu'aux heures des repas. Elle confie également la direction de la maison à Gida qui se charge d'assumer sa mission à la « traditionnelle » : « Aussi était-ce l'aïeule qui décidait de tout, s'entêtant à nous faire vivre, en pleine ville de Tenzis, comme on vivait dans nos montagnes : on n'achetait ni pain, ni farine, mais du blé qu'on triait à la veillée, sous la lampe. On pétrissait le pain deux fois par semaine...Et c'étaient les plats du Pays qui étaient à l'honneur...parce que c'étaient les seuls que savait préparer grand-mère. » (T. Amrouche, 1966, 18)

Dans presque chaque page de la première partie du roman, Kouka énumère **les côtés tyranniques** de sa grand-mère qui veut toujours avoir son mot à dire dans toute affaire qui concerne la famille Iakouren, surtout Kouka. Cette dernière nous fait part d'un fait qui met en exergue l'image conservatrice de Gida, opposée à celle « plus développée » de Yemma. La petite Kouka parle d'une robe qu'elle voulait porter aux noces de son frère : « Trop longue, elle demandait à être raccourcie, mais il eût fallu affronter la foudre double de l'aïeule et du père...Nous devons laisser à Tenzis...notre façon de vivre et nous réadapter, afin de redevenir ce que nous étions avant notre transplantation. » (T. Amrouche, 1966, 40). Yemma trouvait que la robe, raccourcie, semblerait plus jolie et attirante, contrairement au père et à Gida, pour qui, le port d'une robe courte est indécent au Pays. C'est ainsi que les coutumes le veulent.

On peut relever dans le texte une dimension plus vaste de la relation opposée entre Yemma et Gida, qui se résume en une bonne cohabitation malgré la différence religieuse. C'est celle de la relation entre village chrétien et village musulman au Pays : « Convertis et musulmans vivaient en bonne intelligence, mais on eût dit que seuls leurs corps se rencontraient, ou mieux, leurs enveloppes, car l'essentiel ne pouvait être mis en commun. Il y avait donc deux clans face à face, bien distincts, et qui se défiaient (...). » (T. Amrouche, 1966, 38)

Loin de vouloir exercer une tyrannie absolue, Gida, une fois toute la famille au pays pour célébrer les noces de Charles, souhaite que sa petite-fille ressemble dans l'apparence aux autres filles du village, et ce, pour lui donner une touche plus authentique : « Tes mains et tes pieds seraient si beaux s'ils émergeaient de nos draperies. Tu serais comparable à une perdrix trotinant avec grâce, ta tête petite serrée dans un foulard. Tes cheveux pourraient être lourds et doux, si seulement tu me laissais les enduire de henné: ils se répandraient en écheveaux de soie jusqu'à ta taille, mais tu les as coupés, malheureuse. » (T. Amrouche, 1966, 46)

La grand-mère trouve que Kouka se mettrait plus en valeur si elle portait des habits traditionnels comme ceux des filles du village, elle serait une « perdrix », avec un foulard sur

sa tête. Pour les cheveux, Gida aurait souhaité que Kouka les enduise au henné, et se répandent jusqu'à la taille. L'utilisation du temps conditionnel montre qu'il ne s'agit que d'un souhait irréalisable de la grand-mère car Kouka mène une vie à l'européenne à Tenzis, et ne sera jamais destinée à vivre au pays ou à observer ses traditions.

Nonobstant, toute la famille Iakouren se plie à ces traditions quand ils viennent passer des vacances au village, et sortent de la peau de l'Occident pour se mettre dans celle de leur pays d'origine. Kouka, en petite fille qu'elle est, compare ce changement éphémère aux chaussures qu'on laisse au seuil d'une mosquée et à un vêtement d'emprunt : « Nous avons abandonné nos habitudes de Tenzis comme on laisse ses chaussures au seuil d'une mosquée, ou comme on se dépouille d'un vêtement d'emprunt. » (T. Amrouche, 1966, 45). On remarque ici une certaine obligation à se débarrasser de ce que l'on a pour pouvoir être accepté des gens de sa race. On ne peut rester soi-même lorsqu'on se déplace au village des ancêtres car les traditions collectives dominent toute habitude et volonté individuelles.

Le désarroi de Kouka est plus grand encore quand elle réalise que l'opposition et la contradiction qui font partie intégrante de sa vie, émanent, en fait, de deux personnes très proches d'elle, la grand-mère et la mère : « J'étais alors comme une aiguille affolée, attirée tour à tour par deux pôles contraires. » (T. Amrouche, 1966, 47). Elle se sent comme une aiguille que se tirent les deux pôles contraires, Gida et Yemma à tour de rôle. Pour la première, il est nécessaire de se conformer aux règles des ancêtres si on veut intégrer sa communauté, et pour la deuxième, il faut impérativement tourner le dos aux traditions du pays si l'on veut suivre la voie du développement et de l'instruction, tracée par l'Occident.

Quoi qu'il en soit, la petite Kouka vit une situation des plus singulières. Mais elle ne peut suivre Gida puisque d'éducation purement française, elle aspire à une vie plus libre et plus développée. Comme elle ne peut suivre les recommandations de sa mère à ne plus regarder du côté du pays d'origine car est ancré en elle l'amour de ce pays au point d'en souffrir dans son exil.

La mémoire identitaire ou le discours sur la vérité

Taos Amrouche construit son roman à partir de souvenirs personnels. Elle fait appel à sa mémoire et livre, un à un les secrets des Iakouren. Sa nostalgie est restée grande malgré les années, et sa blessure quant à l'isolement et à l'exil dont elle était victime, n'en est point pansée. A l'aide de flash-backs, Kouka fait l'analyse de sa vie et celle de sa famille, les « déracinés » du Pays. Elle présente également les éléments clé qui lui apprennent très tôt le sens et la profondeur de l'exclusion.

Il est à signaler que pour révéler certaines vérités, Kouka commence d'abord par rendre hommage à sa mère qui fit tout pour que ses enfants embrassent les idéaux de l'Occident en se détournant complètement de leurs origines. Malgré son amour profond pour le Pays, elle semble faire définitivement son choix à préférer cet Occident qui représente, à la fois, l'Eden du développement et la richesse intellectuelle. Kouka exprime la grande admiration qu'elle a pour sa mère qui inculqua à ses enfants l'idée de s'accrocher à l'Occident incertain et dangereux, elle qui souffrait, pourtant, de ne pouvoir vivre dans son Pays et d'y s'émerveiller. Elle (Kouka) le fait sous forme de question car, pense-t-elle, c'est une contradiction de la part de la mère qui pousse ses enfants à vivre à l'occidentale alors qu'elle-même, dans son for intérieur, souffre de vivre loin de son pays d'origine : « Je ne puis aujourd'hui contenir mon admiration pour une mère si sage... Pourquoi voulait-elle qu'on tournât le dos au pays natal, pour regarder à l'opposé, vers l'Occident ouvert sur d'incertaines victoires et de multiples dangers, elle qui dans le secret, aspirait à retourner au sein de sa montagne ? » (T. Amrouche, 1966, 47)

Nous pensons, pour notre part, que Yemma préfère l'Occident car Il l'a adoptée alors qu'elle était ignorée des siens. Sa mère a eu recours aux Sœurs Blanches pour la protéger du mal des habitants de son village. ⁽⁵⁾ Mais la vérité la plus cruelle fut celle révélée à Kouka par Gida le jour où, au Pays, elles se rendent toutes les deux à la fontaine pour puiser de l'eau : « Aujourd'hui, avec un recul de plus de vingt-cinq ans, je m'aperçois que c'est en ce mois de septembre que je compris obscurément, mais de façon définitive, le secret des Iakouren...le jour où j'allais avec grand-mère remplir ma gourde à la fontaine. Ce matin-là, ayant balancé l'outre par-dessus son épaule, Gida attira mon attention sur un enclos hérissé de pierres aiguës et bleutées, fichées en terre suivant un ordre, et dessinant des rectangles inégaux (...) » (T. Amrouche, 1966, 75-76)

Cet enclos dont parle Kouka est le cimetière musulman où sont enterrés des membres de sa famille ancestrale. C'est à cet endroit que Gida lui fait comprendre l'étendue réelle et amère du déracinement de sa famille :

- Kouka, me dit Gida, c'est là dans cet enclos, qu'est enterré ton arrière-grand-père...

Et ici, vois-tu, c'est la place de ma mère -Aïni-...El là, un peu plus loin, c'est la tombe de mon frère

Khaled...

Vous, c'est de l'autre côté que vous serez: sur la colline d'oliviers des Sœurs Blanches.

Nous, ici, et vous, là-bas. Nous de ce côté, et vous, de l'autre. Et elle insista encore une fois,...

- Nous, de ce côté, et vous, de l'autre.

...je venais de toucher du doigt que nous étions chassés de notre propre pays, séparés de nos frères...Des déracinés, voilà ce que nous étions. (T. Amrouche, 1966, 76)

Ce passage émouvant nous renseigne sur la profondeur de l'exclusion et de l'interdiction dont est victime la famille de Kouka. Celle-ci ne comprend pas pourquoi même dans la mort, on exclut sa famille du même et ultime lieu de repos vers lequel les autres membres de la grande famille sont destinés. Et elle souffre du fait d'interdire à cette famille le droit d'élire domicile éternel dans leur village d'origine. Gida le prédit si bien « *Nous, de ce côté, et vous, de l'autre.* » puisque la famille de Kouka (Taos) à l'exception de son père, sont tous morts et enterrés en terre étrangère (France).

5. Pour plus de détails à ce sujet, voir l'autobiographie de Fadhma Aïth Mansour Amrouche, intitulée *Histoire de ma Vie*.

Cet évènement marqua en l'adolescente et, une bonne fois pour toutes, le sentiment de devoir se séparer de la grande famille et de la communauté d'origine, dans le meilleur comme dans le pire. Tout au long de son adolescence, Kouka vit péniblement son déracinement et sa transplantation. A cause de cela elle ne peut prétendre à avoir des ami (e) s parmi les français ou les Musulmans ; elle n'est pas musulmane et elle n'est pas tout à fait française. Elle se pose des questions sans réponses et cherche à trouver une explication à ce qui lui arrive. Cette souffrance à long terme, elle la décrit comme suit : « Pourquoi fallait-il que je fusse toujours "dépareillée"?...Que je me trouve au milieu de compagnes musulmanes ou françaises, j'étais seule de mon espèce. Aussi loin que je remonte dans le souvenir, je découvre cette douleur inconsolable de ne pouvoir m'intégrer aux autres, d'être toujours en marge. » (T. Amrouche, 1966, 105)

Cette difficulté de ne pouvoir intégrer un clan donné, est exprimée par le sentiment « d'être toujours en marge », ce qui est pénible certes, car chaque personne éprouve ce besoin inné d'être à l'intérieur d'un clan et non en marge. Le sentiment d'être étrangère est déjà présent chez Kouka depuis qu'elle a onze ans. Au pays, lors des vacances d'été, elle raconte le regard des Kabyles qui se pose sur elle, un regard qui la laisse toujours mal à l'aise : « Je me

sentais étrangère. J'avais beau n'avoir que onze ans, je sentais obscurément que je ne cadrais avec rien. Il en était ainsi chaque fois que j'accompagnais Gida : j'étais la bête curieuse ; les questions pleuvaient sur moi, féroces. Là aussi, j'étais assaillie de regards. » (T. Amrouche, 1966, 104).

Les Kabyles ne regardent pas Kouka comme ils regardent les autres filles kabyles parce que, d'abord, elle est marquée par cette différence d'être chrétienne, et ensuite, elle ne vit pas dans le village kabyle mais à Tenzis où elle suit un mode de vie très différent des filles du village. Cette singularité fait de Kouka l'éternelle étrangère parmi les siens, dans son village d'origine. Kouka évoque à la fin du roman une autre vérité douloureuse, ou plutôt un constat amer qu'elle fait, et qui a des répercussions négatives sur son bonheur. Elle réalise enfin pourquoi elle est victime du rejet et de l'exil. Tout ce qui l'empêchait d'être heureuse «était l'histoire de sa famille « depuis l'origine et la source du mal. » C'est donc en raison de son origine que Kouka soit toujours malheureuse et étrange où qu'elle se trouve et avec qui elle se trouve.

Ces vérités, elle les partage avec nous, lecteurs, et elle y met tout son cœur pour nous les transmettre. Elle les a vécues et elle se les remémore difficilement, non pas parce que sa mémoire est lacunaire mais c'est parce que ça lui fait encore mal de constater le double exil dont elle était victime, elle et sa famille : l'exil à Tenzis et l'exil dans son propre pays d'origine, la Kabylie. A partir du moment où elle se lance dans l'écriture dans le but de raconter les expériences de la vie, Denise Brahimi (1995, 11) affirme que « Taos Amrouche est convaincue qu'il n'y a de littérature qu'à partir de ce qu'on a vécu soi-même. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne saurait parler que de soi, mais que n'en pas parler est une fuite. »

Pour Denise Brahimi, donc, la littérature oblige l'écrivain à parler de ses expériences personnelles car ce serait une irresponsabilité de ne pas le faire. Mais en même temps, cette littérature ne l'empêche pas de traiter d'autres sujets plus généraux. Kouka a tenté de divulguer certaines vérités sur sa famille et sur elle-même. Les deux premiers chapitres occupent son histoire à l'intérieur de l'histoire de sa famille, et dans les deux derniers, elle se détache peu à peu pour raconter sa première expérience amoureuse entre deux garçons : Noël et Bruno. Le vrai amour, elle ne le trouve pas : ni chez sa famille, ni chez ces deux garçons. Et pour cause : son origine. Ce malaise de ne pouvoir intégrer un clan donné pour cause d'origine, se trouve aussi, et encore une fois, chez sa mère Fadhma qui, dans le dernier chapitre de son autobiographie, fait le résumé de sa vie (1982, 195) : « Je viens de relire cette longue histoire et j'ai omis de dire que j'étais toujours restée « la Kabyle » : jamais, malgré les quarante ans que j'ai passés en Tunisie, malgré mon instruction foncièrement française, jamais je n'ai pu me lier intimement ni avec des Français, ni avec des Arabes. Je suis restée, toujours, l'éternelle exilée, celle qui, jamais, ne s'est sentie chez elle nulle part. »

La répétition de l'adverbe « jamais » dans cette citation est une preuve irréfutable que la mère de Taos a souffert durant toute sa vie de l'exclusion et du rejet.

Taos Amrouche a brillamment opposé le Soi et l'Autre dans ce roman, et a explicitement rendu hommage à l'Occident, représenté par sa mère, et à la tradition des ancêtres, représentée par sa grand-mère. Elle l'a fait méticuleusement en faisant appel à sa mémoire de petite fille et d'adolescente pour raconter une vérité historique : celle d'une famille vouée à l'exil éternel et à l'interdiction d'appartenir au pays d'origine, pour le seul motif que c'était « une famille pas comme les autres ». Une famille vouée également à rester suspendue entre deux mondes, et à qui l'on refuse le droit de prétendre à appartenir à l'un d'eux, car comme le dit si bien Fadhma Aïth Mansour Amrouche (1982, 203) : « Pour les Kabyles, nous étions des Roumis, des renégats. On nous enviait le peu de confort que nous

avons acquis, après combien d'efforts, de privations et d'exil. Pour l'armée, nous étions des bicots comme les autres. »

En terminant la lecture de *Rue des Tambourins*, l'on découvre une femme blessée, torturée et profondément écrasée par le poids de l'identité complexe. Une femme qui a mis tout ce qu'elle avait pour dévoiler la vie intime de sa famille et sa vie à elle. Elle l'a fait dans le but de montrer fièrement d'où elle vient, et d'espérer pleinement d'appartenir à un monde qui l'accepterait avec sa singularité.

Conclusion

Dans *Rue des Tambourins*, il est question de mettre en opposition Yemma et Gida pour tenter de décrire les déchirements que Kouka vécut dans son enfance et son adolescence. Sa double culture l'enfoncé davantage dans les ténèbres du rejet et de l'exclusion. Elle ne sait quel monde intégrer et quels principes adopter. Pour elle, il est clair qu'à onze ans, elle a déjà compris, et définitivement, qu'elle et sa famille, son chassés du pays d'origine. La culture hôte ne leur réserve pas mieux puisqu'ils ne sont considérés qu'à moitié. C'est donc cela qui a fait de l'intégration de Kouka à sa culture d'origine et à la culture occidentale, à la fois, une entreprise difficile. Sa vie est marquée par cette difficulté de réunir en elle deux mondes totalement opposés : celui d'origine et celui choisi par ses parents. Cette situation a également généré le sentiment, chez la petite fille, du désir d'intégrer l'Occident sans toutefois s'en laisser absorber en refusant l'assimilation et en tenant fortement aux traditions des ancêtres.

Tout comme son personnage Kouka, Taos est condamnée à souffrir entre deux mondes dans lesquels elle échoue de vivre pleinement ses rêves. C'est de ces mondes qu'il est question dans ses romans autobiographiques dont *Rue des Tambourins*. Dans un entretien accordé à F. Zouari, Laurence Bourdil, la fille de Taos Amrouche, révèle que c'est grâce à l'exil en Tunisie que sa mère a embrassé la mondialité. Sans ça, elle serait encore méconnue : « Pour moi, ce n'est pas l'Algérie que représenterait Taos, tant il est vrai que pour elle chaque fraction du Maghreb semblait compter. N'était-elle pas née à Tunis ? Elle le dit dans la *Rue des Tambourins*. Elle y avait grandi. La famille Amrouche y avait vécu pendant quarante ans. Sans la Tunisie, elle aurait manqué cette entrée dans l'universalité. Si cette famille était restée en Kabylie, on n'en aurait pas entendu parler. Selon Zouari (1996, 151), c'est probablement l'exil forcé qui a sans aucun doute rendu possible cette ouverture sur le monde.

Il est nécessaire de rappeler, à la fin, que Taos Amrouche a souhaité avant sa mort qu'on inscrive uniquement le mot « TAOS » sur sa tombe. Là, est la vraie étendue de son appartenance complexe.

Références

- Amrouche Aïth Mansour, F. (1982). *Histoire de Ma Vie*, Paris, François Maspero.
 Amrouche, T. (1966). *Rue des Tambourins*, Paris : Joëlle Losfeld.
 Brahimi, D. (1995). *Taos Amrouche, romancière*, Paris, Joëlle Losfeld.
 Chaker, S. (2001). *Hommes et femmes de Kabylie, Dictionnaire Biographique de Kabylie*,
 Volume 1, Aix-en-Provence, Edi-Sud, Tome 1.
 Zouari, F. (1996). « Taos Amrouche : La légende d'une femme ». *Revue Confluences Méditerranée*, n° 20, Décembre, Paris, pp. 143-153.